

Marc Cholodenko

Mon héros

Je ne sais pas



Extrait de la publication

Mon héros

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

HISTOIRE DE VIVANT LANON

LA POÉSIE LA VIE

QUASI UNA FANTASIA

QUELQUES PETITS PORTRAITS DE CE MONDE

UN RÊVE OU UN RÊVE

Aux éditions Christian Bourgois

LE ROI DES FÉES

Aux éditions Flammarion

PARCS

LE PRINCE

CENT CHANTS À L'ADRESSE DE SES FRÈRES

LES ÉTATS DU DÉSERT (Prix Médicis, 1976)

Aux éditions Hachette

TOMBEAU DE HÖLDERLIN (*épuisé*)

LES PLEURS (*épuisé*)

2 ODES (*épuisé*)

MORDECHAI SCHAMZ (*épuisé*)

LA TENTATION DU TRAJET RIMBAUD (*épuisé*)

MEURTRE (*épuisé*)

Aux éditions Salvy

BELA JAI

Aux éditions Julliard

MÉTAMORPHOSES

Aux éditions Sables

M'ÉLOIGNANT, M'EN REVENANT

Marc Cholodenko

Mon héros

(Je ne sais pas)

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2000

ISBN : 2-86744-796-8

Je m'éveille je me cogne à ma consistance
ça commence par me heurter, résulte à
m'étaler face contre l'oreiller où comprimer
l'expression d'éveillé l'odeur à trou
l'impression informe d'originel déformé ;
je ne sais pas m'éveiller, c'est l'inverse qui
se fait je regarde à regret dans un trou
quitté, qui n'était pas trou, ne se fait trou
qu'en guise de consolation, fonction de
représentation d'un état abandonné pour
un autre, du passage d'un précédent à un

suis, j'ai été abandonné en trou par le sommeil, j'ai été le trou par où l'éveil m'a tiré.

C'est un horizon très haut la couche de mon héros sur le roc tendu d'un blanc enlevé à peine posé par le vent, content de ne rien garder, de rester être avec le bleu le blanc et le gris, leur temps, couchant au roc le blanc d'os le bleu de rien et le gris de passage au vent, son seul temps où l'éboulement en blocs rebondissants est l'épanchement de lumière par éclatement glissant son rythme de silence au souffle silencieux du rêve du vent poursuivant en rêve le mouvement du rêve de son mouvement sans autre accident que l'éclatement sans bruit du rebondissement rebondissant en rebondissements de lumière descendant du sommet remontant au sommet et au sommet et au sommet d'où elle remonte encore est déjà descendue et encore plus haut remontée en un seul

bloc de bondissements éclatés en rebondissements.

Je me dresse pour me mettre en marche, déjà avant de commencer j'étais fixé, je ne sais pas aller, je me porte de place en place, je repasse dans des traces où rien ne m'invite, je me rends à rien qui me renouvelle, je ne laisse derrière moi rien qui se rende à moi sans laisser cependant de rabattre devant moi l'ombre d'un tracé inévitable, pied à pied je combats une opposition qui ne m'est pas faite, je repousse pas à pas une fin qui n'y est pas, je transpose de station en station un repos indifférent au déplacement, je suis compris tout entier et reconduit d'arrêt en arrêt dans ma capacité à la motilité.

Un pas de mon héros approche la présence, toute image de rapprochement, toute idée de liaison s'évide soi-même, a disparu quand vient en sa description propre

cela : où un remuement de galets n'a pas appelé l'ajout d'un autre poids, ni un souffle la poussée d'un nouvel air, ni une lumière un surcroît de lumière, plus proche, plus vif et dense est là, qui tient le lieu de la nécessité, de l'antériorité et de la cause avec son nom vide de toute étrangeté et défiance : là.

Je me regarde dans la glace, je ne sais pas me regarder ; je ne peux rien tirer de l'image que je regarde, je suis frappé par mon reflet qui ne m'apprend rien qui vaille, il s'est contenté de se superposer à mon visage sans nulle intention de réciprocité ; les yeux qui sont face à mes yeux ne me voient pas ; ces deux ronds font un trou qui me fixe à sa surface, je les ferme dans l'espoir de la percer, mais ce ne sont pas ceux-là qu'il faut obturer ; maintenant mon image me représente sans que j'y sois ; je les rouvre et me voilà de nouveau rempli par mon image et

son absence de différence où tient toute son indifférence à moi.

Où elle se pose l'ombre de mon héros est un signe, signe d'arbre sur l'arbre, sur la pierre signe de pierre, sous elle la matière s'ouvre et se reforme sur la fente la reconnaissance d'elle-même y demeurant à jamais en temps de sa présence ; c'est le souvenir qui s'active aux choses, y coulant, y resurgissant en indice d'une pulsation sans alternance, spatiale seulement, asphalte, brique, des feuilles, la poussière, un blanc d'écume, etc., tout cela touché et retenu en grande conscience et verticalité par l'attention docile à un seul terme, qui leur est propre, qui est sien.

Je me détourne, je présente un nouveau côté à la direction ancienne, mon ancien côté à la direction nouvelle, je ne sais pas changer de direction, ce sont les directions qui échangent mes côtés, je suis troué par toutes ensemble

et trouvé par chacune à son tour, je ne quitte pas celle dont je me détourne, je n'atteindrai pas celle que je prends, je ne peux pas penser jamais en élire aucune, je ne peux pas espérer en aimer jamais aucune, je ne peux pas croire jamais échapper à aucune, je suis leur différence d'être à toutes indifférent, elles sont où je suis mais je ne suis pas où elles sont, je suis le lieu des directions.

L'air qui entoure mon héros est entouré par mon héros, pas selon une forme, statiquement, pas selon un mouvement, dynamiquement, suivant une compensation du dehors par le dedans et inversement, un échange de réflexion et de désir où se consomment mutuellement un espace qui est air et un air qui est espace dans une ardeur toujours croissant d'un côté vers l'autre dévorant ainsi infiniment augmentant sans s'étendre ce désir aspiré par le dehors comblé par le dedans épuisé par le dedans qui se restitue plus ardent et

entier et désirant encore au dehors : air en répons à un espace en écho à l'air, autour est son embrassement, c'est son embrassement autour.

Je pisse, je ne sais pas pisser, je suis contraint de laisser couler de l'eau par mon tuyau ; ce n'est pas moi qui décide de pisser, quand commencer quand m'arrêter, plus tôt rien n'en sortait, plus tard je m'imbibais le falzar ; ça pisse par moi je suis saisi par un besoin, traversé par une occasion de pisser issus de ma vessie qui n'est pas moi, je ne suis rien dans moi ; il n'y a rien en moi qui soit possédé et maîtrisé par moi, rien de moi n'est maître et possesseur de moi dans moi, ce n'est pas moi dans moi.

Un temps de mon héros ne lui appartient pas, il ne se brise pas contre lui, il est le temps entier comme temps venu et accompli ; il ne se divise pas en lui où n'est nulle opacité pour en retenir une antériorité, nul secret pour

en soustraire une conséquence, il ne porte rien d'imprévu, rien de prévisible, rien de changeant, rien de répété ; c'est un premier mouvement qui se fait de se reconnaître, qui est en soi la joie de la reconnaissance et la reconnaissance pour la joie : un salut qui, le temps de se faire, se suffit à s'enseigner ce qui suffit : ce qui est à saluer.

Je mange, je ne sais pas manger, je suis poussé à combler un besoin de m'alimenter par l'envie de ressentir à nouveau un plaisir passé, je dépose sur ma langue des matières dont je connais par habitude et expérience la comestibilité que j'éprouve avec une satisfaction variable en les poussant contre mon palais, je les déchire et les écrase entre mes dents afin de les réduire en état d'être avalées, je poursuis jusqu'à ce que mon besoin de m'alimenter soit comblé et mon envie passée, je ne peux pas prendre et connaître en bouche la chair de ce que mon regard

m'offre, de ce que mes lèvres m'appellent à manger.

La faim de mon héros est pour les choses universellement, elle est avec la poussière quand le vent l'emporte, avec la boue quand un poids la presse, les pierres qui sont tombées sur le tas de la ruine et dans l'herbe au bas du sommet, elle entretient la fatigue dans leur immobilité, le déplacement dans leur mouvement, elle pousse les mots quand ils errent, perdus de choses, vers plus de perte, d'affolement, elle vient aux choses perdues de place quand nul regard ne les fixe à un nom, la flaque laissée par la pluie sur le chemin, la machine dans le champ sous la lune ; entre la surface et le reflet, entre la rouille et la rosée elle fait sa place la leur.

Je me lave, je ne sais pas me laver, je ne peux pas être lavé par moi, je frotte machinalement des parties d'un corps respectivement et alternativement avec et contre d'autres parties

d'un même corps, chaque fois je parrais l'effacement par incorporation des gestes hésitants, intentionnels et réfléchis qui sont l'original de mes gestes copiés, automatiques et parfaits, je fonds plus intimement dans un corps seul, lavé et lavant, un corps propre et un corps étranger, je fais pénétrer plus profond dans mon corps l'autre qui faisait sa propriété ; j'en polis la substance unique, j'en fais plus proprement cet autre dont j'assume pour d'autres la propriété.

Un mouvement de mon héros est un geste qui désigne son mouvement ; au même moment il l'accomplit par imitation, au même moment il l'accompagne par accomplissement, il est comme faire la différence qui s'est libérée hors d'elle du même coup qu'elle est revenue en elle comme son même, il est comme origine son reflet comme écho son origine, il est comme père de lui-même son frère, et comme son propre frère son père, il est un

finir qui ne retient et que n'atténue aucune conséquence, un séparer qui ne reconnaît et que ne compense aucun effet.

Je m'habille, je ne sais pas m'habiller, je ne peux pas reproduire en suivant sa forme comme modèle à l'aide de pièces assemblées au hasard une à une un tout nécessairement constitué de parties homogènes, je revêts un corps naturel et particulier d'un aspect convenu et partagé, je demeure dans le milieu de la coutume où se mélangent et se diluent le souci de singularité et l'habitude de la conformité, je ne parviens pas à retenir le principal d'une simple différence personnelle entre l'unité donnée d'un corps et la bigarrure qui l'a emprunté, je ne sais pas endosser en propre l'apparence d'individualité qui est universellement distribuée.

Le vêtement de mon héros est son déplacement, le linceul qu'il prend et rend souriant aux cho-

ses, c'est dans la lumière la lumière dans la noirceur la noirceur avec son passage en lisière, il tient froid au froid, est un voilement qui pose la douceur sur la tiédeur, de là à là il s'étend et se défait, il est cette grande unité par autant de lambeaux qu'il y a de là pour la morceler ; le chiffon délavé et terreux aux froissures de givre qu'une déchirure bleue dans le gris des nuages fait scintiller, la rayure d'ombre qu'un passant y trace sans les voir : son style est le fastueux rebut d'un présent en excès.

J'allume la radio, j'écoute ce qu'elle diffuse, je ne sais pas écouter, je dresse une attention contre une succession de sons qui la traversent sans m'occuper, l'occupent sans me troubler, la troublent sans m'altérer, l'altèrent sans me changer, cette attention n'est pas à moi, elle est à ces sons, ces sons ne sont pas une succession, ils sont une ponctuation qui inaugure un commencement déjà passé, un rythme qui

presse mon temps contre le vide, je n'ai pas de contenance prête à cette invasion, de scansion pour sasser ce passage achevé, de minute où recueillir cette passation périmée, je me laisse investir, j'ai déjà fui, je n'y ai jamais été reconnu.

Ce que mon héros approche le suit, le poursuit, s'attache à lui, le pénètre et y reste, sans choix, sans vouloir ou puissance, attirance, perte ou gain de l'un ou l'autre côté, rien n'est là ensemble ni disparate, séparé ou mêlé ; ces rencontres sans nombre n'y font pas nombre et ces lieux n'y font pas espace et ces choses n'y font pas masse mais chaque fois et continûment et complètement, un allègement, un abandon, un attachement qui s'est oublié, un passé qui se perd, un lien qui tranche ce qu'il attache : rien que l'échange de ce qui comprend avec ce qui est compris.

Je décide de faire le ménage, je ne sais pas décider, je

constate que l'accumulation des raisons objectives d'agir ne peut jamais se résoudre en une somme décisive encore moins compulsive, je ne sais pas discerner, dans le milieu homogène infini de l'espace qui m'entoure et du temps qui m'y place et réciproquement, dont la simultanéité est la substance, un défaut où saisir et introduire une volonté qui disjoindrait par création une antériorité d'une postériorité, je n'ai pas la faculté de trancher dans la matière élastique de la continuité où je suis pris et dont les remous insensibles forment mes postures, je me trouve passé de celle qui me rendait impossible de faire ce que je ne faisais pas à celle où je ne peux faire autre chose que ce que je fais.

La main de mon héros est un bouquet dont ce qui tombe se perd, c'est son regard, qui tient lié ce qui en est tombé avec ce qui s'en est perdu, c'est son consentement, qui

Achévé d'imprimer en novembre 2000
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1714 – N° d'imprimeur : 0000
Dépôt légal : décembre 2000
Imprimé en France



Marc Cholodenko
Mon héros

Cette édition électronique du livre
Mon héros de MARC CHOLODENKO
a été réalisée le 26 octobre 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 2000
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867447969 - Numéro d'édition : 00429).
Code Sodis : N46595 - ISBN : 9782818011379
Numéro d'édition : 230959.